

C'était Wilhelin qui sortait : il avait voulu jeter un regard, sur le couloir et voir les lieux avant de s'y hasarder dans l'obscurité ; après cela, il avait éteint son flambeau, et ce fut grâce au peu de lumière échappé de ma chambre que je le reconnus, marchant à pas de chat et descendant l'escalier.

Il n'y avait pas un instant à perdre ; j'éteignis aussitôt mon flambeau, et je suivis l'homme dans l'obscurité, guidé par le bruit léger de ses pas en dedans, et, dans la cour, par la grande ombre de son corps enveloppé de son large manteau plus noir encore que la nuit. A quelques pas de la porte cochère, je m'aperçus que l'ombre n'était plus devant moi, et je désespérai de la retrouver. Mais voilà que, en tournant le dos pour rentrer à l'hôtel, je vis l'homme debout, les mains jointes devant une de ces madones posées dans des niches, qui ornent et protègent le seuil de presque tous les *osterie, taverna, albergi* d'Italie. Une petite lampe placée dans la niche épanchait une lumière blême sur la pâle figure de Wilhelin, et lui donnait l'air d'un grand spectre vêtu de deuil. Cette idée me fit frémir, et je ne repris tout mon sang-froid que pour suivre l'inconnu quand il fit un signe de croix final et s'enfonça dans la rue obscure.

Quelles rues, quels passages nous traversâmes, c'est ce qu'il me serait impossible de dire, car je suivais presque machinalement, et comme attiré par une force morale rayonnant de Wilhelin à moi. J'étais même dans un tel état de demi-sommeil de stupeur, que je ne savais trop si ce n'était pas un cauchemar, et si la grande ombre qui me précédait et m'attirait à elle n'était pas une vision, une figure mystérieuse. Enfin cependant, je revins complètement à moi-même, et repris toute la force de ma raison, quand je reconnus, d'après les nombreuses peintures que j'en avais vues, l'amphithéâtre romain, l'un des débris les plus remarquables et les moins ruinés que possède l'Italie. Là, mon guide pénétra et disparut dans une de ces re-

traites souterraines que vous diriez creusées par les insectes à la base de l'édifice. En approchant moi-même, je reconnus qu'on y avait pratiqué de petites portes pour en faire un refuge aux pauvres. Je suivis donc sans difficulté mon guide sous ces voûtes. Les portes des logements que nous traversâmes étaient toutes fermées seulement à la targette mobile, comme si l'on eût attendu quelqu'un. Il n'y avait pas de lumières, de sorte que je ne distinguai pas les habitants.

En débouchant sur l'arène par une de ces galeries souterraines qui vomissaient autrefois les gladiateurs, je perdis quelques secondes la trame de mes sinistres suppositions, pour me laisser aller à contempler la magnificence du tableau, car il était suffisamment éclairé, par le demi-jour du crépuscule. C'est un spectacle d'un effet inouï, incroyable, que cet amphithéâtre en marbre, dont l'enceinte immense est couronné tout autour de stalles dont les rangées s'élèvent en gradins les uns au-dessus des autres jusqu'à ce qu'elles n'aient plus d'autre horizon que le ciel, d'autre dôme que la voûte céleste ! Vu de l'arène, qui en comparaison, semble un point dans l'espace, cet amphithéâtre est d'un effet impossible à exprimer !. Cependant, les Vénitains ont trouvé le moyen d'y construire un théâtre en bois où ils viennent quelquefois oublier au milieu des ruines sublimes laissées par leurs ancêtres, qu'ils sont, eux, ferrés aux pieds par l'Autriche.

J'étais encore abîmé dans ma rêverie contemplative, quand j'entendis une voix à moi connue partant de la baraque en bois : c'était la voix du capitaine Balti. Je courus en toute hâte de ce côté, mais aussitôt la voix, qui semblait articuler une harangue fort animée, cessa de se faire entendre, comme si le bruit de mes pas avait donné l'alarme. Au même instant, je vis apparaître des hommes armés à l'autre bout de l'arène, et une foule d'individus se précipita au dehors du théâtre, cherchant à fuir par des allées souterraines. Je m'enfuis moi-même par une de ces galeries, où je trouvai, grâce à Dieu, une issue donnant sur la rue.